

Carlos Mérida La réalité et l'abstraction

Andrée Paradis

Volume 29, numéro 115, juin–juillet–août 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/54265ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paradis, A. (1984). Carlos Mérida : la réalité et l'abstraction. *Vie des arts*, 29(115), 66–66.

Carlos Mérida

La réalité et l'abstraction

Andrée PARADIS



Carlos Mérida, le doyen des artistes mexicains, conserve, à 92 ans, une fraîcheur d'esprit et une imagination visuelle intarissable. Il a vécu l'aventure de l'art moderne dans sa totalité et il s'est imposé comme une de ses riches voix. A la manière classique de plusieurs peintres sud-américains, il a eu, jeune, des contacts avec l'Europe. Au départ, un séjour prolongé à Paris, entre 1910 et 1914, où il a côtoyé Kees van Dongen, Modigliani, Piet Mondrian, Diego Rivera, Picasso, et

d'autres, accumulant ainsi des impressions diverses à une époque révolutionnaire sur le plan de l'art. A son retour, il découvre l'Amérique avec des yeux neufs, une Amérique qui lui offre des visions multiples et un champ d'expression d'une richesse infinie.

1. Carlos MÉRIDA
Boceta No 244.
Esquisse sur papier; 24 cm x 29.
Montréal, Coll. Galerie Esperanza.
(Phot. Brian Merrett)

Ce natif du Guatemala, qui allait élire Mexico comme lieu de séjour permanent à partir de 1919, porte dans ses veines le sang de l'Indien maya-quiché et de l'Espagnol.

Il est sensible au spectacle brillamment coloré des traditions et des rituels de son peuple, à la grande beauté des paysages du Guatemala et à la mémoire des ancêtres qui ont construit Palenque et Quirigua.

Carlos Mérida reconnaît tout ce qu'il doit au folklore de son pays dans sa formation de base avant d'arriver à l'expression poético-lyrique qu'il a su si bien maîtriser. Pour lui, c'est essentiel; il faut que l'art qui cherche à être universel soit d'abord local, et c'est dans ce sens qu'il a orienté ses efforts pour dégager un art plastique américain, c'est-à-dire un art qui échappe au superficiel, qui dépasse le folklorique et qui a des vertus de durée parce qu'il contient des éléments créateurs, un souffle poétique et ce processus de transmutation des valeurs sans lesquels la peinture n'existe pas.

A partir de 1929, son œuvre subit une transformation en profondeur; elle devient résolument abstraite, ce qui permet à Anita Brenner d'écrire dans *Idols behind Altars*, publié en 1929; « Mérida c'est le calme avant la tempête. Il a hérité de ses ancêtres mayas, le goût et l'élégance dans l'abstraction. »

Depuis 1929, il poursuit en ligne droite des variations sur des thèmes un peu à la manière du musicien qu'il aurait aimé être. On connaît ses fameuses séries de la période maya et des thèmes guatémaltèques, la série de la terre, celle d'Oaxaca et des éléments cosmiques, la série sur le thème amour, sur le ciel du Texas, sur le thème des Aztèques, qui, toutes, cherchent à atteindre une unité de style soutenu par une imagination vive et la recherche de l'essentiel.

On a souvent trouvé dans son œuvre des influences de Klee et de Kandinsky. Il les admet facilement, mais il croit les avoir transformées par une volonté acharnée de conquête d'un style. Entre le goût raffiné du Russe Kandinsky et la sensibilité poétique de l'Helvétique Klee, il y a place pour Mérida, constamment à la recherche des traces établissant un lien entre le passé et le présent.

L'exposition, qui s'est tenue à la Galerie Esperanza, en février dernier, donnait le rare plaisir de voir plusieurs bons exemples d'une œuvre construite à partir de la réalité, de sa force cachée, que ce soit la couleur, les formes traditionnelles, l'atmosphère, l'espace, la lumière ou la musique, tout ce qui aide à rendre visuellement positif. Une œuvre enfin qui se lit comme une symphonie, un hymne à la joie! Et pour ceux qui regretteraient d'avoir manqué l'exposition, la Galerie a encore en sa possession quelques-unes des pièces qui y figuraient.